



LeVerbe

Lynn
Avedikian
mannequin

UN GRAIN DE SEL
DANS L'INDUSTRIE
DE LA MODE



Nos cousins du Sud

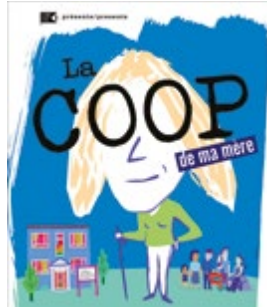
Ce n'est plus un secret pour personne: les balados (ou *podcasts*) ont le vent en poupe. Et l'un d'eux, en anglais, a retenu l'attention de notre équipe par le sujet qu'il se propose d'aborder d'un épisode à l'autre.

French-Canadian Legacy Podcast relate avec originalité les histoires de quelques-uns des deux-millions de descendants de Canadiens français vivant présentement Nouvelle-Angleterre.

À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, des centaines de nos aïeux ont traversé la frontière vers les États-Unis dans l'espoir de trouver du boulot ou une terre pour y établir leur famille.

Tenu par Jesse Martineau, Mike Campbell et Melody «Desjardins» Keilig, tous trois du New Hampshire, ce balado est une formidable occasion de redécouvrir nos traditions à travers le regard de nos cousins du Sud. Melody tient aussi le site *Moderne Francos* qui vaut le détour.

✚ fclpodcast.com
modernefrancos.com



Un documentaire très «habitable»

La cinéaste Ève Lamont nous a habitués à des films à haute teneur humaine et sociale. Elle ne déroge pas de ses bonnes habitudes avec ce nouveau documentaire intitulé *La coop de ma mère*.

La réalisatrice de *L'imposture* (sur l'univers de la prostitution) et de *Pas de pays sans paysans* (sur notre rapport à la terre) y va cette fois d'une réflexion sur notre façon de concevoir le logement dans nos villes.

Par le moyen d'une incursion dans la coopérative d'habitation de sa mère, Ève Lamont nous fait plonger dans un monde où l'anonymat des voisins est brisé, favorisant du coup les liens de solidarité et d'amitié entre les membres de la coop.

Non sans défis, les 42 personnes qui se côtoient à la coop Saint-Louis refusent de céder à l'individualisme ambiant.

✚ Prochaines projections: le lundi 29 novembre, 19 h, au Cinéma Paraloëil, Rimouski; et le samedi 4 décembre. Programme double à 14 h et 19 h, au P'tit bonheur, à Saint-Camille.
rapideblanc.ca/#/COOP



2000 ans plus tard, fêter ensemble

Aux alentours de l'an 33 de notre ère, un événement gigantesque a bouleversé le cours de l'histoire: des femmes, au petit matin suivant la fête juive de Pessah, ont découvert le tombeau vide de leur maître, crucifié quelques jours auparavant.

Si l'an 2000 a été l'occasion de célébrer mondialement les deux millénaires s'étant écoulés depuis la naissance du Christ, l'année 2033 verra les chrétiens du monde entier souligner les deux-mille ans de sa résurrection.

Et puisqu'un party planétaire de cette ampleur ne s'improvise pas, des chrétiens de différentes «dénominations» – catholiques, protestants et orthodoxes – ont décidé de se serrer les coudes et de travailler ensemble pour préparer la fête.

Le pape François a récemment reçu l'instigateur du mouvement «Jesus Celebration 2033», le Suisse Olivier Fleury. Peu après, le cardinal suisse Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, délègue l'évêque auxiliaire de Bâle, M^{gr} Denis Theurillat. Plus près de nous, dans le diocèse de Joliette, M^{gr} Louis Corriveau a déjà mandaté un couple de laïcs, Lucie Poulin et Sébastien Cloutier, pour s'impliquer dans le projet. À suivre!

✚ jc2033.world/fr

MES LISTES DE NOËL

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Viendra bientôt le moment où, en famille, proche et élargie, on se posera des tonnes de questions gravissimes: il faudra, qu'on le veuille ou non, décider de ce qu'on fera à Noël.

Et ça va brasser. Et ça va chialer.

Et, avec un peu de chance, ça va finir par une embrassade et un pardon mutuel des belligérants.

Pandémie oblige, on y a échappé l'an dernier. Mais cette année, devra-t-on recevoir tante Nathalie-qui-picole-un-peu-trop? Se taper la visite de ton frère, de sa blonde et de leurs adorables morveux? Et le 24, on va chez tes parents ou chez les miens? Et le 25? Et le jour de l'An, c'est toujours pas réglé non plus, sapristi!

Faisons un calendrier. Faisons surtout une liste de ceux qu'on ne veut pas voir.

LA (PAS TOUJOURS) DOUCE NUIT DE NOËL

Chez nous, pieux chrétiens que nous sommes, s'ajoute aux débats déjà bien houleux la question de l'heure de la messe. Seize heures, c'est trop tôt. Minuit, beaucoup trop tard. À 21 h, la chorale de cette paroisse-là est nulle à mourir. Sans compter qu'à la messe de 19 h 30 le prêtre est franchement ennuyant.

Imaginez: en plus des autres sujets de discorde énumérés plus haut, on réussit même à s'engueuler pour savoir à quelle messe aller! Comme quoi aller à l'église n'est pas un gage de pureté morale. Ce serait tentant d'abdiquer et de se dire qu'il vaudrait peut-être mieux éviter la bisbille: n'y allons pas du tout, ça règlera le problème – et ça nous donnera plus de temps pour plonger dans le punch aux canneberges de tonton Jean-Guy.

NOS LIGNÉES POQUÉES

La veille de Noël, peu importe la paroisse où vous irez – vous irez bien, n'est-ce pas? –, il se peut que le prêtre proclame les premières pages de l'évangile selon Matthieu.

Si vous me le permettez, je vous divulgué un peu le truc.

L'histoire du Messie qui sera lue ne commence pas dans la crèche, mais environ quatre millénaires plus tôt, avec l'arrivée du vieil Abraham dans le décor désertique du Proche-Orient. Avis aux mordus de généalogie: si le curé du lieu nous gratifie de la version étendue de la Bonne Nouvelle du jour, on se farcira la liste des ascendants du p'tit Jésus, d'Abraham à Joseph, en passant par Isaac et le roi David.

Comme quoi même le Christ, Dieu en personne, avait des vieux, des aïeux au passé gênant, des fourbes comme Jacob, des mégalomanes comme Salomon. Bref, loin d'être tous des enfants de chœur. Une belle liste de spéciaux!

Ainsi, étant donné la lignée pour le moins bigarrée, il y a fort à parier que, chaque année à Nazareth, au party de Noël (pauvre Jésus, ça tombait toujours le jour de son anniversaire), on a pu assister à des moments étranges, à des malaises, à des discussions trop longues, tard, autour de l'ilot de la cuisine.

Je le crois sincèrement, c'est même là le cœur de ma foi: c'est avant tout au beau milieu de nos familles dysfonctionnelles, blessées et maladroites que l'Incarnation du Verbe prend tout son sens.

Joyeux Noël, plein de fous rires, d'engueulades, de dérangements et de réconciliations inespérées! ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

ENTREVUE

Si tu existes, je veux te connaître

LYNN AVEDIKIAN, MANNEQUIN

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Photos de Kristina Bastien



Jeune mannequin à Montréal, Lynn Avedikian a toujours cherché à être aimée, aussi bien par les hommes que sur les réseaux sociaux. Mais à 21 ans, elle a été saisie par un amour qui dépasse tout ce qu'elle pouvait imaginer. Un amour qui a changé l'image qu'elle avait d'elle-même et la gloire qu'elle cherchait. Un amour qui a changé jusqu'à sa propre manière d'aimer.

Tu as des origines arméniennes et ta famille a immigré du Liban au Canada quand tu avais 10 ans. Est-ce que la foi était présente dans ton enfance et ton adolescence?

Je dirais que ma famille vivait dans la culture chrétienne plus que dans la foi chrétienne. On fêtait Noël et Pâques, mais on n'allait pas à l'église chaque dimanche. Je me souviens que je me posais souvent la question: pourquoi les gens croient en ce qu'ils croient?

Mais à l'adolescence, la culture ambiante a pris le dessus. J'ai commencé à sortir avec des gars et j'ai cessé de croire. Je me disais: «Dieu n'existe pas.» Je voulais être aimée et je cherchais à me valoriser. Je croyais plutôt: «Je suis la meilleure, la plus *cool* de toutes les filles.» J'étais de plus en plus centrée sur moi-même. Ma fierté et mon égo m'aveuglaient: «Je suis mannequin, je suis belle, je peux attirer qui je veux. Je peux faire tomber n'importe quel gars amoureux de moi.» Cela a duré de 17 à 21 ans, jusqu'à ce qu'en 2019 je sente pour la première fois l'Esprit Saint.

Peux-tu nous raconter? Qu'est-ce qui s'est passé?

Plus j'allais profondément dans toute cette aventure de séduction, plus je donnais mon corps à plusieurs personnes, plus je me sentais vraiment vide et plus je voyais que j'allais foutre ma vie en l'air. Jusqu'à ce que je me retrouve dans une relation vraiment toxique des deux bords. Et là, j'ai réalisé que je m'étais fait prendre à mon propre jeu.

Alors, un jour, j'ai lancé cette phrase vers le ciel: «S'il y a quelqu'un là-haut, donne-moi un signe et montre-moi que tu es réel, parce que je pense que je vais dans une mauvaise

direction.» BAAAM! Tout d'un coup, j'ai pris conscience que je n'allais pas bien du tout. J'ai raconté mon histoire à ma mère et on a pleuré ensemble. Mais malgré ça, je suis restée triste. Je me demandais toujours ce qu'est le but de la vie.

Et qu'est-ce qui t'a empêchée de sombrer dans le désespoir?

J'étais encore prise dans le mensonge, jusqu'au jour où j'ai parlé avec une de mes amies à l'université, qui s'appelle Ruth. Elle était vraiment joyeuse, elle riait, et pourtant, elle me racontait son histoire pleine de grands combats, qui n'est pas du tout une vie d'arc-en-ciel et de papillons. Et je lui ai demandé: «Ruth, comment fais-tu pour être heureuse tout le temps?» Elle m'a répondu: «Ce n'est pas moi, c'est Dieu. Tu devrais venir à l'église avec moi.» Mais je lui répondais: «Pas question. La religion, pour moi, c'est quelque chose qui a été construit par la société. Je sais déjà tout sur Jésus, je n'ai pas besoin que tu m'expliques.» Mais une graine avait tout de même été semée en moi, et quelques mois plus tard, j'ai enfin accepté son invitation et je suis allée à son église chrétienne à Laval.

Il devait y avoir 250 personnes dans la salle et un *band* de musique. Tout le monde était uni et louait Dieu. C'était tellement différent de ce que je connaissais. Puis le pasteur s'est mis à parler du déclin spirituel, et les passages bibliques qu'il avait choisis ce jour-là étaient exactement ce que j'avais besoin d'entendre. C'était comme s'il parlait juste pour Lynn Avedikian. J'ai commencé à pleurer, pleurer et pleurer. Et quand la louange a recommencé, j'ai eu des frissons de la tête aux pieds. Je me disais: «Qu'est-ce qu'il se passe? Ça ne vient pas de moi.» Et là, je me suis dit: «Dieu existe et je pense que Jésus est Dieu et qu'il est mort pour

moi.» C'était trop beau. Je sais que, quand on n'est pas croyant, on ne peut pas comprendre tout ça, que j'ai l'air folle de parler comme ça. Mais je peux juste dire que je ressentais une énergie forte, un amour comme je ne m'étais jamais sentie aimée.

Au fond, c'est un peu cet amour-là que tu cherchais auparavant aussi ?

Exact ! Mais un amour qui te remplit d'une façon indescriptible. C'est un amour tellement constant. Ce n'est pas psychologique, c'est vraiment quelque chose qui vient de l'extérieur. J'ai essayé d'en douter, de me dire : « Et si ce n'était pas vrai ? Et si j'ai juste été emportée par la musique ? » Mais non. Parce qu'après ça, toute ma vie a changé. J'ai fait une promesse à Dieu : « OK, Dieu, maintenant, je veux marcher avec toi. Je ne veux plus donner mon corps à personne, sauf à l'homme de ma vie. » J'ai fait cette promesse, et jusqu'à maintenant je l'ai gardée grâce à lui. C'est vraiment un parcours spécial quand tu donnes ta vie à Jésus.

Quelle est la plus grande différence entre ta vie avec Dieu et ta vie sans Dieu ?

Pour moi, sans Dieu, j'étais tellement centrée sur moi que je ne voyais pas ce qu'il se passait autour de moi. Je pouvais être gentille, je pouvais servir, mais je ne servais pas de tout mon cœur. Maintenant, avec Dieu, je fais tout pour lui... même ranger ma chambre !

J'ai envie de faire du bien pour la gloire de Dieu et non pour moi. Je ne sais pas comment expliquer, mais la différence est au niveau du cœur, comme s'il avait changé. Je vois les gens qui passent dans la rue et je me dis : « Wow ! Dieu les aime ! » Je comprends mieux les autres aussi dans leurs difficultés. Je vois qu'ils sont brisés comme moi, qu'ils ont besoin d'amour autant que moi. Bref, je dirais qu'on aime mieux avec Dieu que sans Dieu. Et cela, je l'ai vécu concrètement avec mon frère qui est autiste.

On peut s'imaginer que vivre avec des personnes ayant un trouble du spectre de l'autisme comporte son lot de défis. Ta relation avec ton frère s'est-elle transformée tout de suite après que tu as été saisie par l'amour de Dieu ?





C'est difficile à admettre, mais non. J'entretenais depuis longtemps une haine envers mon frère. « Pourquoi il y a des gens qui sont nés comme ça ? » Mon frère souffre et toute notre famille en souffre aussi. Je voyais toujours le côté négatif. Et cela a continué même après avoir goûté à l'amour de Dieu. J'avais des idées sombres. Je me disais : « S'il meurt, il n'y a plus de souffrance, lui ne souffre plus, moi je ne souffre plus, ma mère et mon père ne souffrent plus. »

Un jour – c'était après ma conversion –, j'ai eu une grosse chicane avec mon frère. Il criait et je l'ai frappé. Là, j'ai réalisé : « Tu es convertie, mais tu n'es pas meilleure, non ! » Ce jour-là, je me suis enfermée dans ma chambre et je me suis mise à genoux et j'ai prié longtemps : « Dieu, guéris-moi. Fais-moi voir ce que tu vois, fais-moi sentir ce que tu sens, et fais-moi aimer comme tu aimes. »

Le lendemain, en me réveillant, j'ai vu mon frère comme quelqu'un de tellement beau et fragile et j'ai senti le désir de le protéger. Mes idées noires sont parties et je passe maintenant beaucoup plus de temps avec lui. J'essaie de comprendre d'où il vient, parce que lui aussi, il souffre, il n'a pas d'amis. Je veux être son amie comme Jésus est son ami. Aujourd'hui, il est une bénédiction dans ma vie.

Est-ce que ta foi a aussi changé ton rapport à ton travail dans le monde de la mode ?

Oui, cela a changé beaucoup de choses ! Avant ma rencontre avec Dieu, mon identité tournait tout autour de mon travail : avoir des contrats, avoir plus d'abonnés sur Instagram, publier des trucs toujours plus séduisants. Je pensais que j'étais faite seulement pour plaire, être une femme fatale. J'avais vraiment pris cette identité dans cette industrie où la beauté et l'image trônent.

Mais aujourd'hui, je vois que je suis tellement plus que mon image ! Je suis intelligente, je suis drôle, je suis gentille. Désormais, mon identité dépasse mon travail. Si je perds ce travail, mon identité d'enfant de Dieu, elle, restera toujours.

Enfin, même si je ne veux pas faire ça toute ma vie, je pense qu'en ce moment Dieu m'appelle

à être comme une lumière ou un grain de sel dans cette industrie. Si je peux avoir sur des gens un impact positif à travers qui je suis et même à travers les réseaux sociaux pour montrer l'amour de Dieu, alors pourquoi pas !

Comment fais-tu pour rester fidèle à tes principes dans cet univers pas toujours facile ?

La lecture de la Bible et la prière m'aident beaucoup. J'essaie de me poser plus de questions avant de publier sur les réseaux sociaux : c'est quoi le but de cette photo ? Est-ce que je glorifie Dieu en ce que je fais ? Je dis toujours : « Dieu, tu es mon agent, choisis mes contrats ! Si ce n'est pas un contrat pour moi, sors-moi de là. » Je m'entoure enfin de personnes qui n'ont pas peur de me dire la vérité si je dérape.

Malgré tout, c'est vraiment dur. Avant cette entrevue, par exemple, j'ai pensé : « Les gens vont me juger. Je risque de perdre des abonnés. » Il y a une bataille entre la chair et l'esprit. Mais dans le fond, je m'en fous si je perds des abonnés, j'ai l'amour de Dieu ! Ce n'est pas ma gloire, mais sa gloire qui compte.

Tu as commencé à lire la Bible. Est-ce qu'il y a un passage qui te touche davantage ?

Ce qui me vient à l'esprit, c'est quand Jésus dit dans l'évangile selon saint Jean (3,17) : « Dieu a envoyé son Fils dans le monde non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. » C'est tellement un beau rappel de l'amour de Dieu ! Dieu n'est pas un dictateur, il vient nous sauver.

Si quelqu'un désire expérimenter l'amour de Dieu comme tu l'as fait, qu'est-ce que tu lui conseillerais ?

Demande-lui simplement : « Si tu existes, montre-moi qui tu es. Je veux te connaître ! » Aussi simple que ça. ■

REPORTAGE

IMMIGRATION
EN MILIEU RURAL

Assembler
LES CULTURES,
souder
Lier LES MÉTAUX,
LES COULEURS

Des produits exotiques apparaissent sur les tablettes d'épicerie. Des accents aux tonalités hispaniques se font entendre au coin des rues. Les bancs d'une église en déclin se remplissent à nouveau. Le phénomène est maintenant bien connu des habitants des MRC de L'Érable et des Etchemins : des travailleurs étrangers viennent combler le manque de main-d'œuvre dans les entreprises. Bien plus qu'un levier économique, ces hommes et leurs familles traversent la frontière avec leur histoire, leur culture, leur langue et leur foi. Incursion dans un processus d'intégration vécu en communauté rurale.

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos de Jean Bernier

L'ambiance du parvis de l'église de Sainte-Justine, à une centaine de kilomètres au sud-est de Québec, est aussi colorée que la vue des collines rouge et jaune qui se profilent loin derrière. Dans la municipalité de 1845 habitants, les retrouvailles automnales des Costaricains et d'autres paroissiens se font en toute sobriété, mais non sans réjouissance. L'évènement, organisé par le mouvement Les Brebis de Jésus, vise à ce que se tissent des liens en marge du travail. On y retrouve la pratique religieuse de son pays, on goûte à des relations imprégnées de simplicité.

Dans le sous-sol, où des enfants courent et où l'on prend le temps d'un muffin et d'un café, les Costaricains comme les Québécois me racontent l'histoire d'une vie à reconstruire, d'un accord entre deux cultures avec son lot de joies et de défis.

Mara Colombo, «bergère» dans le mouvement des Brebis et d'origine italienne, réside à Sainte-Justine depuis 29 ans. La seule étrangère du village était loin de se douter qu'elle accueillerait à son tour une masse de travailleurs étrangers dans sa communauté.

«Y a-t-il une personne qui parle espagnol ici?» a demandé le curé à l'assemblée de fidèles il y a une dizaine d'années. «On voudrait accueillir les nouveaux arrivants comme il faut.» Mon mari lève la main. Je lui demande: «Tu

parles espagnol?» Il me répond: «Pas moi, mais toi, oui.» Finalement, un des premiers Costaricains à être venus ici parlait italien. Il a été facile d'établir un contact avec eux.»

UNE AIDE MUTUELLE

À l'origine des nouvelles arrivées se trouve l'entreprise Rotobec à Sainte-Justine, qui tente envers et contre tout de maintenir le flux de sa production malgré la rareté de main-d'œuvre. Le manque d'intérêt pour les métiers spécialisés et l'exode rural des jeunes forcent le fabricant d'équipement de manutention robuste à réviser sa stratégie. Le recrutement à l'étranger se présente comme une solution optimale. Aujourd'hui, parmi ses 365 employés, on en compte 80 en provenance du Costa Rica, de la Colombie et du Mexique.

Dans plusieurs pays d'Amérique latine, des familles sont prêtes à faire le grand saut, puisque là-bas, on y rencontre le problème inverse: les soudeurs peinent, par le travail de leurs mains, à subvenir aux besoins familiaux.

Jeffry (**photo page 10**) fait partie de la première cohorte de soudeurs qu'on a fait venir. Au Québec depuis neuf ans, il détient aujourd'hui sa citoyenneté. Revêtu de son chandail au logo de Rotobec, avec l'enfant d'une autre

famille sur les genoux, il me partage avec d'autres la situation de précarité qui l'a poussé à partir. «La vie au Costa Rica était difficile. On devait choisir quoi payer. Il n'y a pas d'opportunité de travail. Beaucoup de gens veulent partir à cause de ça. Il n'y a pas de programmes sociaux. Peu de vacances. Ici, on a la tranquillité économique, la tranquillité dans tous les sens. On voulait assurer un avenir à nos enfants.»

Pour que l'accueil et l'intégration se déroulent bien, le processus de recrutement a été préparé minutieusement. «La première mission s'est faite en 2012. Pourquoi d'abord le Costa Rica? Nous avions besoin de soudeurs et de machinistes formés à ces métiers avec une technologie semblable à la nôtre. Il devait aussi y avoir un surplus de main-d'œuvre pour l'offre disponible. On voulait également s'assurer que les cultures ne soient pas trop différentes. En région, nous avons seulement des églises, par exemple. On n'a pas recruté dans les grandes villes [costaricaines] non plus, pour ne pas faire contraste avec notre milieu rural», souligne Cathy Roberge, coordonnatrice des ressources humaines chez Rotobec.

Dans le but de garder les travailleurs dans la durée, on invite les familles des ouvriers à les rejoindre après quelques mois, à la différence de ce qui se fait dans le milieu agricole. «Pour nous, c'est

inconcevable de penser que nos travailleurs vont offrir un rendement suffisant en étant loin de leur famille. Un employé heureux au travail et dans sa vie personnelle aura un impact positif dans l'organisation», pense Mme Roberge.

L'ACCUEIL INTÉGRAL

C'est une chose de fournir un travail de 40 heures par semaine ou d'aider à trouver un logement à la famille. C'en est une autre de créer un sentiment d'appartenance à la communauté, la barrière de la langue étant un des obstacles majeurs.

«Certains sont ici depuis six ans et ne parlent pas encore bien français. Avec deux enfants, le travail et l'étude, je n'ai pas beaucoup de temps pour m'exercer», raconte Ana Maria Guevara Leon, employée chez Rotobec, venue rejoindre son mari après sept mois. Lourdes González, aujourd'hui agente de liaison à Impact Emploi – un organisme situé à Plessisville, à quelques minutes de

Victoriaville –, se souvient aussi de la transition abrupte. «Au Mexique, je travaillais beaucoup. Arrivée ici, j'étais seule à la maison. Je ne parlais pas bien la langue. J'ai fait une dépression. Mais je me suis dit: "Non, je dois parler, je dois sortir, je dois avancer."»

Organismes et entreprises travaillent main dans la main pour offrir une palette d'activités hors du cadre du travail, comme cueillir des pommes, faire du patin, visiter une cabane à sucre, participer à une épluchette de blé d'Inde. Créer des liens, favoriser l'apprentissage de la langue, faire aimer la vie en région: c'est entre autres la mission d'Impact Emploi.

«En région, nous n'avons pas de diaspora comme on en retrouve à Montréal. Il y a aussi des enjeux de transport. Les gens qui arrivent n'ont généralement pas de voiture. Beaucoup d'entre eux font des heures supplémentaires pour soutenir financièrement leur famille encore dans leur pays d'origine. Le but de nos activités est de briser l'isolement.

Je me souviens d'une activité où deux travailleurs d'une même entreprise ne se connaissaient pas. Ils ont découvert qu'ils travaillaient au même endroit. Je les ai vus par la suite participer à des sorties ensemble. Des amitiés durables naissent parfois», me partage Mélanie St-Pierre, chargée de projet en immigration pour Impact Emploi.

Cathy Roberge se souvient quant à elle d'une expérience d'intégration marquante: «Au début, j'ai rencontré des femmes qui me disaient qu'elles tricotèrent dans leur pays. Je les ai amenées au cercle des fermières de Saint-Luc pour leur montrer comment on tisse ici, comment on tricote. J'en fais partie avec ma mère. Ça a été apprécié.»

D'AUTRES PARVIS

Eisner Rivera, diacre originaire du Nicaragua, a été stagiaire comme séminariste dans la MRC de L'Érable, où se trouve Plessisville. À sa grande surprise, l'organisme Impact Emploi l'a





« Pour nous, c'est inconcevable de penser que nos travailleurs vont offrir un rendement suffisant en étant loin de leur famille. »

approché dès son arrivée pour animer des célébrations bilingues en français et en espagnol. Depuis, le nombre de familles présentes aux assemblées dominicales est en croissance.

«Quand je suis arrivé en 2018, il y avait trois familles hispanophones, me confia-t-il. Quand je suis parti en 2020, j'en connaissais 15, et quand je suis revenu cet été, je pense qu'il y en avait 40. Les hispanophones ont vu l'importance de retrouver leurs traditions chrétiennes dans leur nouveau pays et de trouver un lieu pour fraterniser. J'ai réalisé qu'ils n'avaient pas de grandes places pour se retrouver, et dans l'église, ils pouvaient être à l'aise et accueillis.»

Des propos qui résonnent avec ce que Mara Colombo constate, elle aussi, dans son village des Etchemins: depuis l'arrivée des nouveaux travailleurs, on ne rentre plus chacun chez soi après les messes. On se rassemble au sous-sol. «La fraternité est très importante pour eux. Une des familles a demandé d'organiser la neuvaine de Noël à l'Enfant Jésus, une tradition importante en Amérique latine. Chaque soir de la neuvaine, il y a un moment de fraternité en bas. Ça finit par une grande fête et le père Noël qui distribue des cadeaux.»

Pour Nathalie Duchaine (**photo page 11**), qui a grandi à Sainte-Justine et qui s'est toujours impliquée dans la pastorale de son village, l'arrivée des immigrants est une petite révolution sociale et pastorale. «Ça fait longtemps que je n'avais pas vu l'église remplie comme ça autrement qu'à Noël. Les chants sont plus joyeux, il y a des instruments de musique. C'est aussi ce qui a permis de garder le mouvement des Brebis de Jésus vivant. Il y a des périodes où il n'y avait que mes enfants et moi.»

Pour les familles immigrantes, continuer à vivre leur foi est une manière de garder quelque chose de leur pays, et aussi de transmettre à leurs enfants ce qui leur tient le plus à cœur. Mais encore, dans un processus d'intégration qui comporte de multiples insécurités, la foi s'avère un rempart pour le traverser.

Rafael Antonio Enriquez Lopez, qui a subi un accident de travail à l'usine et est en arrêt depuis maintenant trois ans, y a trouvé un soutien assuré dans sa dépression. «J'ai rencontré des personnes positives à l'église, j'ai rencontré des voisins, un travailleur social.»

*

Une chose ressort des nombreux échanges, sans doute l'aspect le plus important pour une intégration réussie: la gratuité des relations. C'est l'expérience qu'a faite le missionnaire Eisner. «J'ai invité une famille hispanophone dans une famille québécoise. Une

chose est de dire bonjour au travail, une autre de recevoir quelqu'un chez toi. J'ai compris que les immigrants pouvaient travailler, s'acheter un paquet de choses, mais que se laisser accueillir, ça importe pour eux.»

Si l'assemblage de pièces de métal est un labeur quotidien que les travailleurs étrangers connaissent, l'apprentissage de la soudure de nouveaux liens avec la culture d'accueil requiert parfois encore davantage de patience et de doigté. Le résultat final ne peut être tenu pour acquis. Mais il y a certainement, dans ce processus, une occasion d'enrichissement humain pour l'une et l'autre communauté. ■



EN PRÉSENCE RÉELLE

Émilie Frémont-Cloutier
emilie.fremont-cloutier

L'hiver approche. Rassurez-vous, ce n'est point pour vous servir une énième chronique nostalgique sur le phénomène *Game of Thrones* que je vous dis cela.

Il s'agit d'un simple constat. L'hiver approche, et progressivement la vie sociale migre vers l'intérieur.

Cette pensée m'est venue quand, par une belle fin d'avant-midi, mère indigne que je suis, j'ai décidé d'emmener mon fils de six mois dans un resto du quartier, un haut lieu de restauration rapide pas santé pantoute. En me délectant d'un «hotdog-frites», j'y ai croisé des retraités venus socialiser, des étudiants heureux de s'éloigner de l'école l'espace d'un midi.

*

Je ne sais pas pour vous, mais il m'arrive parfois de me retrouver installée à côté d'une personne qui me tape sur les nerfs dès la seconde où je l'aperçois. Mes pensées partent alors en vrille et je m'imagine à quel point nous devons être opposées quant à notre style de vie et à nos valeurs. À quoi bon risquer de croiser ce genre d'étrangers désagréables alors que je pourrais me commander un repas en ligne par DoorDash en restant dans le confort de mon salon? *Netflix-and-chill...*

Parce que c'est souvent dans ce genre de lieu informel que, pour le meilleur et pour le pire, je me sens le plus proche de mon prochain. Que j'ai la conviction que de m'y retrouver est une occasion de grandir en humanité.

Lorsque j'arrive à transcender mon égo et mes préjugés, je réalise combien il est profitable de pouvoir y croiser régulièrement des personnes apparemment aux antipodes de ce que

je suis. C'est souvent dans ces lieux qu'il me fut donné de vivre les plus fructueux débats comme les véritables dialogues.

Loin de ce que j'expérimente en général sur les réseaux sociaux.

Pour plusieurs personnes, fréquenter ces lieux le temps d'un verre ou d'un repas, c'est se sentir moins isolées et anonymes. Dans les joies comme dans les souffrances du quotidien ou devant le sentiment d'injustice que leur fait vivre une situation, elles peuvent se retrouver, l'espace d'un instant, un peu moins esseulées. Il n'est pas rare que cette proximité permette, par-delà même les différends idéologiques, de se reconnaître et de s'épauler dans les aléas de nos vies.

*

Quand l'hiver approche, le restaurant ou le petit café chaleureux du coin, lieux pourtant qualifiés de non essentiels dans ce contexte de pandémie, deviennent donc un point de rencontre incontournable pour une communauté.

Ce n'est pas mon intention ici de débattre du bienfondé d'en interdire l'accès à toute une partie de la population, c'est-à-dire les personnes non vaccinées, relativement aux circonstances exceptionnelles que nous traversons.

Espérons à tout le moins que ce sera temporaire.

Puisque, pour grandir, nous avons tous besoin de l'autre, si différent soit-il de nous, l'intérêt de ces lieux communs va bien au-delà du fait de pouvoir reprendre la consommation de divertissements en «présentiel».

Tous, qui que nous soyons, nous avons soif d'une Présence réelle. ■



Émilie Frémont-Cloutier est formée en travail social. Œuvrant comme missionnaire de rue, bénévole et travailleuse dans le milieu communautaire, elle a soif de justice sociale et cherche passionnément l'extraordinaire qui se cache dans la vie des gens ordinaires.

LA VÉRITÉ SI JE MENS

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

L'une des caractéristiques des sociétés à tendance totalitaire est sans contredit le mensonge systémique.

La troublante série à saveur historico-apocalyptique *Tchernobyl* produite l'an passé par HBO l'illustre parfaitement.

Lors d'un long séjour à Cuba sous le régime castriste, j'ai été frappé non seulement par les mensonges quotidiens dans les médias, certes, mais aussi par ceux de chaque citoyen dans ses conversations les plus banales. D'un côté, les gouvernants trafiquent la vérité pour cacher leur incompétence, réprimer la résistance et justifier l'injustifiable; de l'autre, les gouvernés racontent des histoires pour se dérober à la surveillance des voisins, s'assurer un salaire et conserver moult privilèges.

Chez nous, le mensonge s'installe plus subtilement : fausses nouvelles et magouilles politiques, infidélités amoureuses et fraudes fiscales, jusqu'aux faux profils, au plagiat et au dopage. On s'habitue ainsi à ce que la vérité soit bafouée, comme si cela était sans grande incidence. Mais à la longue, cette banalisation de la menterie conduit à une dislocation du corps social.

«Il est digne de remarque, écrit Emmanuel Kant dans sa *Métaphysique des mœurs*, que la Bible date le premier crime par lequel le mal est entré dans le monde non du fratricide (du meurtre de Caïn), mais du premier mensonge et qu'elle désigne comme l'auteur de tout mal le menteur primitif, le père des mensonges.» Premier péché chronologique et généalogique, le mensonge est aussi diabolique par essence, car il divise (du grec *dia-bolos*) aussi bien celui qui le prononce (par un divorce entre ses pensées et ses paroles) que la

communauté dans laquelle il est proféré (en instaurant une méfiance originelle).

Kant en déduisait que tout mensonge est à proscrire à cause de son effet destructeur sur la confiance, ciment de toute communauté : couple, famille ou cité. Puisqu'il est impossible de lire dans les pensées d'autrui, la parole est l'unique accès à la tête et au cœur de ceux avec qui nous souhaitons communier. La vie en société n'est dès lors possible que si nous accordons à priori notre confiance à nos docteurs et professeurs, médecins et voisins, parents et conjoints.

Une fois de plus, c'est le résistant russe Soljenitsyne qui nous livre l'antidote à ce mal aussi ancien que moderne. Dans ses écrits clandestins, le nobélisé appelait à *vivre sans mentir*. «Telle est la voie pour briser le confinement imaginaire qu'autorise notre inertie, c'est la façon la plus facile de réagir pour nous et la plus dévastatrice pour les mensonges. Parce que, lorsque nous renonçons aux mensonges, les mensonges cessent d'exister. Comme les virus, ils ne peuvent survivre qu'en s'accrochant à un organisme vivant.»

Si tous n'ont pas la vocation de crier la vérité sur les toits, chacun peut néanmoins s'interdire toute participation personnelle au mensonge, en commençant par refuser de dire ce qu'il ne pense pas.

Même si dire la vérité est souvent crucifiant – pensons à Socrate, à Jean-Baptiste ou à Thomas More –, mentir est toujours aliénant. Entre la souffrance et la folie, le choix n'est pas entre la mort et la vie, mais entre le paradis de la bonne conscience et l'enfer de l'hypocrisie. Rejeter tout mensonge, c'est recouvrer la santé à la fois de l'âme et du corps social. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

AU-DELÀ DES ÉTIQUETTES

Samuel
d'abord et avant tout fils de Dieu

Frédérique Bérubé
frederique.berube@le-verbe.com

Je retrouve Samuel devant l'église qu'il fréquente, à Montréal, pour la messe de 11 h 30. Ce n'est pas sans raison que nous nous rencontrons ici. Cette paroisse, située au cœur du Village gay, occupe une place essentielle dans le cheminement de Samuel. S'il est, aujourd'hui, en paix avec l'Église, Dieu et sa bisexualité, son parcours n'a pas été de tout repos. Son secret ?

Ne jamais lâcher Dieu des yeux.

Samuel ne s'est pas toujours qualifié de bisexuel. Il me confie d'ailleurs que ce terme le dérange encore, mais qu'il l'utilise afin d'être compris des gens avec qui il discute. « Notre orientation sexuelle ne nous définit pas, car nous ne sommes pas que ça. Je suis aussi un fils de Dieu, un mari, éventuellement un père, un ami, etc. C'est pour ça que, des fois, dire que je suis bisexuel me dérange, je ne veux pas qu'on m'étiquète. Je suis d'abord et avant tout Samuel. Oui, Samuel qui a une orientation sexuelle qui est minoritaire, mais qui reste d'abord Samuel », m'explique-t-il.

Pendant toute son enfance et son adolescence, Samuel se considère comme hétérosexuel. À 19 ans, il tombe amoureux d'un garçon et se pose, pour la première fois, des questions sur ses attirances sexuelles. Il vit une première crise. « J'étais en réaction violente. J'étais confronté dans mes valeurs et mes idéaux de vie, car je savais que je voulais me marier et fonder une famille. »

« Je n'étais pas en paix avec le fait d'être attiré par les garçons alors que j'avais la foi. On m'avait toujours dit que l'homosexualité et la religion étaient irréconciliables et je n'avais jamais eu, ni dans mon entourage ni à l'église, le modèle du couple homosexuel stable, avec des enfants », ajoute-t-il.

Jusqu'à l'âge de 25 ans, Samuel s'identifie comme homosexuel. On lui dit qu'il est efféminé et qu'il ne peut pas plaire aux filles, ce qu'il croit, jusqu'au jour où il rencontre une femme qui lui fait beaucoup d'effet physiquement et émotionnellement. Il vit une deuxième crise.

Avec l'aide d'une intervenante, d'une sexologue, d'un long travail de réflexion et de la prière, Samuel réussit progressivement à détruire les idées qu'on lui avait mises dans la tête au sujet de son incapacité à séduire les femmes. Il recommence tranquillement à fréquenter des filles et se dit dorénavant attiré tant par les hommes que par les femmes.

UN CHEMIN SINUEUX... GUIDÉ PAR DIEU

De 2008 à 2016, Samuel traverse mille-et-une émotions : colère, tristesse, déception, culpabilité. Bien qu'il le désire, le jeune homme est conscient qu'il ne suit pas les enseignements de l'Église de manière cohérente. Il ne prie plus pendant des mois, fréquente plusieurs hommes, a une vie sexuelle active, puis décide d'être chaste pour un moment, prie le chapelet tous les jours, entre dans un groupe catholique traditionaliste, intègre un organisme pour ne plus être homosexuel, mais recommence à voir des hommes régulièrement.

Cependant, jamais il n'aurait cru que ce serait grâce à des hommes anticléricaux, qu'il fréquentait à l'époque, qu'il demeurerait dans l'Église. Il m'explique que ce sont eux qui, dans les moments où il maudissait Dieu et voulait le renier, lui ont rappelé son « Dieu d'Amour » et l'importance qu'il a dans sa vie.

« C'est fou comme Dieu ne parle pas qu'à travers les saints », me lance Samuel d'un air stupéfait.

AIMÉ DU CHRIST

De 2013 à 2016, la foi de Samuel connaît un tournant majeur. Pendant ces trois années, il fréquente une paroisse où il trouve enfin sa place. « Pour la première fois, j'ai senti que j'étais pleinement accueilli tel que j'étais, à l'église. J'ai su que je pouvais être moi-même, faire partie d'une communauté croyante et proclamer la Parole de Dieu », me dit-il avec émotion.

« La paroisse Saint-Pierre-Apôtre a, depuis 25 ans, une pastorale d'inclusion qui tient à accueillir les gens peu importe leur orientation sexuelle. Les prêtres là-bas reconnaissent d'abord que nous sommes filles et fils de Dieu et adaptent ensuite leur accompagnement selon chaque personne. Un de leurs leitmotivs est : "Dieu ne hait aucune de ses créatures, sinon il ne les aurait pas créées." »

C'est au cours de l'année 2014 que Samuel chemine le plus. Un jour, alors qu'il se retrouve devant une église où est exposé le Saint-Sacrement, il entre, s'agenouille pour prier et se met à pleurer. À ce moment-là, Samuel ouvre entièrement son cœur à Dieu. «J'ai dit au Seigneur: "OK, j'ai vraiment envie de me rapprocher de toi, mais je suis incapable. Ça fait trois ans que je rencontre des chrétiens, mais je n'arrive pas à faire communauté. Je veux te suivre, mais je résiste, car je ne sais pas jusqu'où je veux me laisser transformer par toi, mais toi, franchis ces barrières que je ne suis pas capable de franchir tout seul."»

Peu de temps après, durant une retraite où il prend part au sacrement du pardon, Samuel est témoin d'une grâce.

Pour la première fois de sa vie, il sent, dans son cœur, qu'il est entièrement aimé de Dieu. «Depuis ce jour, je n'ai jamais douté de l'amour que Dieu a pour moi», me dit-il le sourire aux lèvres.

APPORTER SA PIERRE À L'ÉDIFICE

Souhaitant que les jeunes croyants ayant des attirances sexuelles plus marginales se mobilisent davantage, Samuel fonde, en 2014, le groupe L'Attisée. Pendant deux ans, des jeunes de 25 à 45 ans, croyants et personnes s'identifiant LGBT+, se rencontrent une ou deux fois par mois pour discuter, fraterniser et partager leur témoignage.

En 2015, il fonde également la troupe intergénérationnelle Bioskop, qui regroupe jeunes et moins jeunes, des personnes ayant des attirances diverses, croyants et non-croyants. «Chaque année, on montait une pièce qui était écrite par un membre de la troupe et qui était présentée le 17 mai dans le cadre de la Journée internationale contre l'homophobie et la transphobie. Le but était de montrer les conséquences de l'homophobie chez les membres de la communauté LGBT+», explique Samuel.

Grâce à l'accueil, à l'écoute et à l'accompagnement qu'il reçoit à la paroisse Saint-Pierre-Apôtre, aux projets et aux rencontres qu'il y fait, ainsi qu'à plusieurs années de discernement, Samuel trouve finalement la paix, à 27 ans. Une paix avec l'Église, Dieu et ses attirances sexuelles.

Aujourd'hui, à 32 ans, il est marié à une femme avec qui il souhaite fonder une famille.

Et quand on demande à Samuel ce qu'il aimerait dire aux gens qui traversent une situation similaire à celle qu'il a vécue, sa réponse est sans détour.

«C'est difficile à dire, car on a chacun un cheminement à faire, mais je pense que l'essentiel est de demeurer en contact avec Dieu. Peu importe comment tu vis ton intimité, les choix de vie que tu fais, même ceux que toi ou que Dieu pourrait réprover, il faut que tu continues à être en relation avec lui. Quand je m'impliquais à L'Attisée, j'ai rencontré plein d'hommes qui me disaient qu'ils s'étaient éloignés de Dieu parce qu'ils étaient homosexuels et ça me brisait le cœur. Je me suis dit que je ne pouvais plus me cacher, car il fallait que les gens sachent qu'il y en a qui ont la foi, qui pensent que Dieu les aime et qui sont LGBT+. C'est grâce à lui que je suis en paix aujourd'hui et c'est ça que j'ai envie de dire aux gens de la communauté LGBT+: gardez votre relation avec Dieu, car c'est lui qui nous permet d'être en paix.» ■



PICASSO, CORPS ÉTRANGER

Carl Bergeron

L'image est simple et transparente, mais hypnotique. Sous le trait qui se veut innocent se cachent en réalité plusieurs couches de connaissance. Le tableau donne à voir un jeune homme à chapeau, un pinceau entre les doigts, qui retient sa main comme s'il avait été pris sur le fait, tout près de s'abandonner à la volupté de son art. Le sourire est malicieux, l'œil rieur et complice. C'est le visage de l'enfant-roi qui dit : « Oui, je le sais, ce "quelque chose" que je m'apprête à faire ne se fait pas, et cependant je le fais, pour ma propre joie comme pour la vôtre. » (Et pour le plus grand malheur de la Société.)

Le titre ? *Le jeune peintre*. L'auteur ? Pablo Ruiz Picasso, 90 ans.

L'ironie et la gaieté, le sourire par-delà le bien et le mal, la création *qui ne s'excuse pas*. La réintégration de l'enfant dans l'homme. Quelle plus belle marque de souveraineté que de renoncer, au crépuscule de la vie, à tous les attributs de la puissance pour ceux de l'enfance ? Mais l'enfance retrouvée du grand artiste ne saurait être la même que l'enfance courante. Picasso disait n'avoir jamais fait de dessin d'enfant : dès ses premiers balbutiements, il avait répondu aux nécessités de l'acte créateur. Les âges de la vie ne furent chez lui que les états intermédiaires d'un même mystère, destiné à se déployer au cours de l'existence dans un éventail de formes.

Au Musée national des beaux-arts du Québec (*Picasso. Figures*, été 2021), l'œuvre fut placée tout à fait à la fin. Les commissaires, plus inspirés que pour le discours sur la « diversité corporelle » et la « misogynie » dont ils ont cru devoir encombrer leur exposition,

ont choisi de conclure sur une œuvre qui est un rappel de la royauté de l'artiste, un désaveu de toute forme d'embrigadement et d'art utile. En étaient-ils vraiment conscients ? J'aime quand la fidélité au goût désamorce les allégeances passagères de l'idéologie, fût-ce accidentellement.

Picasso fut toute sa vie un corps étranger, au sens littéral et métaphorique, comme le rappelle Annie Cohen-Solal dans son extraordinaire *Un étranger nommé Picasso* (Fayard, 2021). Fiché par la police comme un « anarchiste » dès son arrivée à Paris, vilipendé par les nationalistes en tant que « mètèque » venu parasiter l'art français, par les nazis en tant qu'artiste « dégénéré » et par les communistes en tant que « blasphémateur » (son portrait de Staline), ignoré des musées nationaux et des bienpensants de la culture (le Louvre refuse *Les demoiselles d'Avignon* en 1929), l'universel Catalan ne fut jamais du côté de l'ordre moral.

L'idéologie change de masque et de vocabulaire, mais rarement de nature et de syntaxe. Une vérité traverse le temps, des débuts dans le taudis du Bateau-Lavoir jusque dans les luxueux musées du 21^e siècle : l'art naît d'une errance et aboutit à une errance ; il ne se trouve nulle part chez lui ; tandis que l'artiste, quoique parfois célébré, sera toujours jugé coupable par la Société. ■



Né à Lévis en 1980, **Carl Bergeron** est l'auteur de *Un cynique chez les lyriques*, *Denys Arcand et le Québec* (Boréal, 2012), *Voir le monde avec un chapeau* (Boréal, 2016) et *La grande Marie ou le luxe de sainteté* (Médiaspaul, 2021).

LeVerbe médias

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros de 20 pages par année et 2 numéros spéciaux de 116 pages en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

ABONNEMENTS ET SECRÉTARIAT

Magdalie Nadeau

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 13, 14 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Kristina Bastien.

Le Verbe est imprimé chez Imprimerie HNL et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2
Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Confluents

L'organisme de solidarité chrétienne avec les peuples autochtones Mission chez nous a mis sur pied un balado, joliment intitulé *Confluents*, où l'on propose de donner la parole à des membres des Premières nations et à leurs alliés. Coanimés par Catherine Ego et Mathieu Lavigne, les épisodes sont aussi diffusés sur les ondes de Radio-Galilée et de Radio VM.

+ anchor.fm/confluents



On n'est pas du monde

Depuis six saisons, l'équipe du magazine *Le Verbe* réalise une émission hebdomadaire qui conjugue foi catholique et culture contemporaine. Mais depuis cet automne seulement, les tables-rondes avec nos chroniqueurs sont désormais disponibles en vidéo! Pour consulter les plus récents épisodes, abonnez-vous à notre chaîne YouTube.

+ youtube.com/leverage

LA RÉDAC RECOMMANDE

La maison d'édition Gallimard a récemment (re)lancé la collection Tracts, qui avait connu de belles heures dans les années 1930. Cette fois, ce sont les idées des penseurs d'aujourd'hui qui sont mises à profit sur les enjeux les plus chauds de l'époque. Si nous avons déjà évoqué dans ces pages l'essai *L'idolâtrie de la vie* du mathématicien et philosophe Olivier Rey, ici, c'est le tract



Sans la liberté de l'avocat et écrivain François Sureau (de l'Académie française) qui a retenu notre attention. «Sans la liberté, il n'y a pas de société politique, seulement le néant de ces individus isolés auquel l'État, porté à l'autoritarisme et à l'ordre moral, a cessé d'appartenir.»

François Sureau, *Sans la liberté*, coll. Tracts, Gallimard, 2019, 55 pages.

Articles les plus



ce mois-ci sur

le-verbe.com

1



Je suis incapable d'être un mère

de Laurence
Godin-Tremblay

2



Les sorcières de TikTok

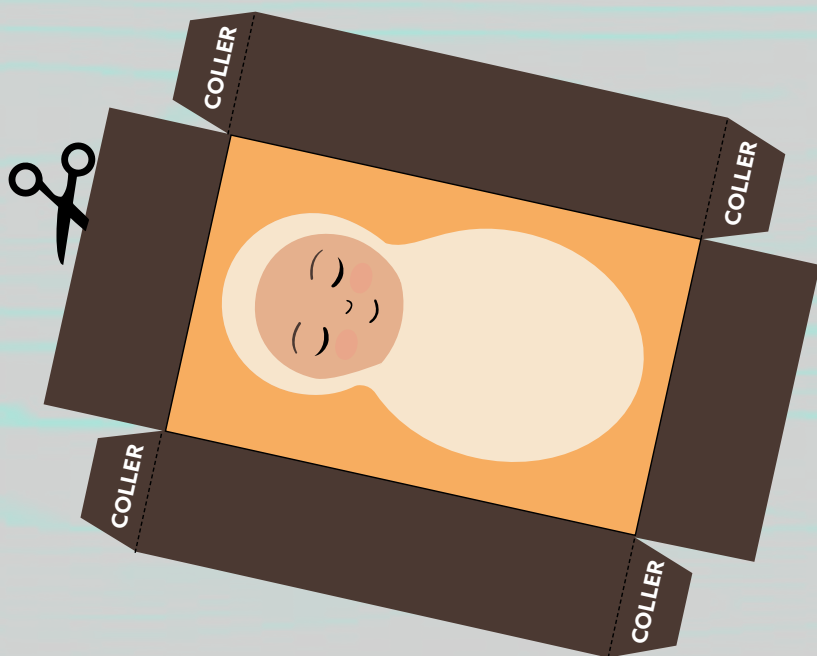
de Valérie Laflamme-Caron

3



Attendez un peu avant de vous détester

de Sylvain Aubé



TU N'AS PAS DE CRÈCHE DANS TON APPARTEMENT MAL CHAUFFÉ ?

On a pensé à toi.
De rien.

1. Découper les figurines.
2. Coller là où c'est indiqué.
3. Se rappeler la véritable histoire de Noël en ouvrant la Bible et en lisant Luc 2,1-20.

